

LA FIN DE TOUT
Un Monde qui meurt
(Mt 11, 14- 34.)
F . Jacques MARTIN

22e Dimanche après la Pentecôte, 3 Novembre 1968
Eglise des Dominicains - Montpellier

Le temps n'est plus, frères chrétiens, où M. Jean-Paul Sartre nous donnait la nausée d'un monde visqueux et dégoulinant. Le temps n'est même plus à M. Michel Foucault, instruit par l'archéologie des sciences humaines, envisageait l'instant prochain où dans la grande apocalypse du savoir l'Homme viendrait à disparaître, "comme à la limite de la mer un visage de sable"

Ce qu'a manifesté le mouvement de mai, ce sont les chances de la vie, la foi dans les possibilités de notre monde, l'espoir dans les ressources infinies des forces jeunes, de l'imagination, de l'invention.

C'est pourquoi très spontanément nous situerions plutôt les grandes crises de l'heure, les menaces du ciel international, les craquements de toutes sortes aujourd'hui perceptibles aux oreilles, les moins averties, dans les vastes perspectives auxquelles nous a familiarisés le Père Teilhard de Chardin. Je veux dire que nous reconnaitrions dans les ébranlements, les contestations, les conflits de notre temps, les signes d'une tension planétaire croissante qui nous acheminerait vers quelque paroxysme, vers quelque point critique d'instabilité, de compénétration, de métamorphose, à la faveur duquel l'humanité adulte échapperait un jour à l'espace et au temps, pour émerger dans le tout nouveau. « Et alors paraîtra la marque du Fils de l'Homme », nous verrons de nos yeux de chair celui que touche notre amour dans le tâtonnement de la foi, ce Jésus-Christ ressuscité qui au milieu de nous ne cesse d'attirer par nous toutes choses à lui. Car faut-il répéter que le Dieu de la Bible n'est pas prestidigitateur, illusionniste ou horloger; sa coutume n'est point d'intervenir dans l'univers à grands coups de théâtre et fracas de publicité. Si nous avons compris que, loin d'être créatrice, l'évolution biologique réalise pour notre expérience, dans l'espace et le temps, l'expression et le mode de la création; si l'histoire des hommes renferme à l'intime de sa trame la naissance et la mort de Dieu; alors il nous faut bien apercevoir que la manifestation finale de Jésus-Christ coïncide nécessairement avec un Événement de notre histoire, événement futur sans doute, mais auquel nous conduisent tout droit les circonstances que nous vivons. Les trompettes du

jugement sonneront, j'en suis sûr, mais ne seront peut-être, comme disait Mounier, qu'une parole bouleversante chuchotée à notre oreille.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, notre tâche n'est pas d'épuiser vainement notre imagination en je ne sais quel futurisme, quand le Jour du Seigneur survient comme un voleur, déjoue toute anticipation. L'expérience, notre expérience, nous maintient au contact d'un monde transitoire, littéralement ex-centrique, dont le point d'équilibre nous échappe en avant. Nous vivons partagés entre l'essoufflement à poursuivre un convoi fonçant dans le brouillard, et la désagréable certitude qu'il est inévitable qu'une transformation survienne tôt ou tard, car toute chute libre a son arrêt brutal.

La rentrée, indécise que nous connaissons s'effectue pour beaucoup dans l'étrange sentiment d'une paralysie. L'élan est retombé, que l'on aurait pu croire décisif, et l'impression confuse qu'un ressort essentiel s'est cassé, quelque part, entretient; chez les plus sérieux l'impossibilité physique du travail. Tandis qu'en certains milieux, s'établit sur les événements ce silence massif que nous avons connu en rentrant d'Algérie, ailleurs les historiens s'affairent, s'empressant de coller sur les faits que nous pensions pleins de promesses l'étiquette neutralisante du passé. L'inquiétude, la peur semblent envelopper les adversaires de tous les combats dans une sombre fraternité, et c'est la même angoisse qui engendre chez les uns mesures de contrainte et pressions policières ou antisyndicales, provoquant chez les autres les sursauts collectifs de la révolte. Angoisse de sentir s'écrouler, de voir s'évanouir, en une mutation sans précédent où nul ne se reconnaît plus, nos ultimes repères et nos rares points fixes, nos dernières sécurités. Peur de devoir renoncer à nos horizons les plus familiers, vertige d'un avenir problématique et inconnu, peur de ne pouvoir maîtriser tant de forces nouvelles que nous avons déchaînées sans les connaître, peur de nous sentir enfermés dans un monde clos, de nous, savoir promis en sacrifice aux idoles insatiables que nous avons dressées, l'argent, la propagande et la bureaucratie. Peur d'un monde qui meurt, dans l'immense faillite d'une civilisation qui n'a pu sauver l'homme de ses démons essentiels. Angoisse de la fin, de la fin de tout "Et s'étant rendu compte de la force du vent, l'angoisse le saisit, il commença de s'enfoncer..."

Tout se passe aujourd'hui comme si l'humanité solidaire, ayant pris conscience de l'unité de son destin, percevait du même coup sa solitude fondamentale, découvrait collectivement ce secret décisif dont j'oserai parler à peine, car je me suis laissé dire qu'il est le privilège des gens de quarante ans. Quarante ans, dit Péguy, cela consiste à découvrir que l'on n'est pas heureux, et que depuis qu'il y a des hommes, personne n'a jamais, vraiment, été heureux.

Quarante ans, cela consiste à découvrir que le visage véritable de l'amour a nom fidélité, cela consiste à découvrir qu'il ne sera possible d'échapper à aucune des grandes dislocations de l'existence: car la famille éclate, la profession déçoit, le réel n'est jamais conforme à notre rêve, l'idéal est trop haut et nous l'avons trahi, toute trajectoire s'infléchit, toute force décline, et il y a toujours un requin dans le sillage. Quarante ans, cela consiste à découvrir qu'en soi, autour de soi, a commencé la fin de tout. Et peut-être aujourd'hui est-il venu pour notre race l'instant de ce Partage de Midi, l'épreuve de lucidité, de la recherche anxieuse d'un dernier appui, "avant que le fil d'argent lâche, et que la lampe d'or se brise, que la jarre se casse à la fontaine, que la poulie se rompe au puits..." (rS1 . 12, 6).

Et si vous prétendiez, frères chrétiens, avoirs saisi trop vite ou je veux en venir, je dirais que l'Eglise, la part christifiée de l'univers, paraît moins que jamais exempte de participation à l'agonie du monde. Voici que s'inaugure l'âge post-religieux de la foi; voici que croire est devenu un acte singulièrement difficile; voici que dans le dialogue avec l'athée nous nous prenons parfois à ne plus trop savoir quel rôle nous tenons. Voici que le catéchisme change, et que la voix de Pierre est contestée, et certains penseront que c'est la fin de tout. Voici plus gravement, qu'en nombre grandissant, plus ou moins bruyamment, des jeunes et de moins jeunes s'éloignent de l'Eglise, pour fonder des communautés souterraines et parallèles, prétendant ne plus voir comment il est possible de vivre encore l'Evangile dans une institution qui n'est plus, disent-ils que cumul accablant des contre-signes du Royaume. Il est vrai en effet, pour n'évoquer qu'un seul aspect, qu'un appareil de plus en plus lourd, un nombre indéfini de commissions et sous-commissions, d'organismes et de comités, de responsables et de délégués, menacent chaque jour de dévorer l'Esprit; c'est vrai que la structure étouffe la Parole, et qu'à l'annonce cordiale et nue de l'Evangile nous risquons de substituer d'in vraisemblables calendriers de réunions...

Mais plus profondément, la crise de l'Eglise tient peut-être en ce fait que le Corps tout entier de Jésus-Christ est gagné aujourd'hui par cette morne angoisse que connaissent les prêtres, les religieux de quarante ans. Peut-être notre histoire a-t-elle atteint cet âge où l'apôtre chrétien découvre sourdement quelles motivations de la fidélité ne sont pas toujours celles des premiers engagements: âge du silence de Dieu, où dans l'effondrement de toutes les sécurités traditionnelles, l'homme de l'Evangile évalue tout à coup les biens qu'il a quittés. Et mesurant le vide laissé autour de lui par ceux qui sont partis, qui partent et partiront, sentant venir la fin de tout, constatant que de fait nulle communauté n'est invincible, il affronte tout seul la redoutable tentation de partir à 'son tout, ou de désinvestir sans défroquer ...

L'aurions-nous oublié, l'Eglise-institutions meurt avec le monde, elle se traîne vers sa fin, les langues se tairont, les prophéties disparaîtront, et la science finira car seul l'amour ne passe pas. (1 Co 13} .

Alors je le demande, lorsque nous déchiffrons dans ce monde qui meurt les signes de la fin de tout, qu'en est-il de l'amour?

Est-il quelque principe de renouvellement ou de continuité?

Quelle est cette puissance de fermentation qui articule ensemble, dans le voyage au bout de la nuit, le dernier point du soir, le premier point de l'aube? (Ps 130, 6).

Comment pouvons-nous vivre dans les gémissements de cette création pour qui le point de mort demeure cependant l'instant premier d'une naissance? (Ro 8).

Telles sont quelques-unes des questions essentielles auxquelles nous souhaitons, en ces derniers dimanches après la Pentecôte, réfléchir avec vous. En ce temps où la liturgie ranime dans notre assemblée l'impatience et la hâte de la fin de tout, nous vous proposons de faire porter l'accent, le poids de notre prière, sur ce troisième pôle du mystère eucharistique qui est la Venue en gloire du Christ Seigneur. En ce temps où s'avive en nos cœurs la hantise efficace du Jour définitif où volent en éclats les barrières et opacités de toutes sortes qui, malgré nos efforts, entravent tellement notre unité, nous vous proposons de nous interroger ensemble sur ce que signifie la présence du Christ dans le radical porte-à-faux d'un monde qui meurt. Et c'est pourquoi je me demande si l'image qui viendrait soutenir notre méditation ne pourrait être celle de cette marche sur les eaux qu'affectionnait précisément Pierre Teilhard de Chardin ●●●

"Elle passe, la figure de ce monde; ne craignez rien c'est moi ; voici, dit le Seigneur, que je fais toutes choses nouvelles" (1 Co 7, 31 ; Mt. 14, 27 ; Ap. 21, 5).